

FRANÇOIS GACHOT

Poèmes

1.

Nuit 8-9. sept [1942 ?]

En vain

En vain les mots, en vain le faux espoir dont près de toi je me leurrais
Ce que ta voix m'assurait hier, un geste déjà me l'a repris.
Depuis il y a en moi ce déchirement que chaque pensée élargit
Depuis il y a en moi un inconnu qui veille à ce qu'aucune minute je n'oublie
Si j'allais sortir sans l'emmener, voilà que de son pas sourd il me rejoint dans la rue
Je peux courir, il court mieux que moi et son ombre s'allonge sur mon ombre,
Monde hanté. Un seul visage et mille visages s'effacent devant son insistance,
Le soleil qui, jadis, m'aimait, comme un vol de guêpes tourbillonne autour de mon front
Et le soleil c'est toi, la beauté des arbres c'est toi, toi et cette fontaine
verte qui ne veut pas cesser de chanter alors que déjà tu ne peux plus chanter
pour moi.

Tu croyais... nous croyions...

Ne devinais-tu pas que tout est plus irrémédiable qu'il ne le semble
Et que de ce monde vers lequel tu marches les yeux fermés
Parce que tu te figures qu'il suffit de le nier pour qu'il disparaisse
Tu sortiras malgré toi changée, étrangère à ce qui fut notre pauvre joie
Une joie tremblante, hélas, et que l'automne emporte avec ses feuilles mortes.
En vain tu me diras et nous voudrions croire de nouveau
Et peut-être essayeras-tu de me convaincre. Je sais
Je savais avant de savoir j'ai toujours su au plus profond de moi-même
Les mots, d'abord, on peut en rire et dessous il y a cette toute petite réalité qui
n'a presque rien à voir avec des lettres
Et fait atrocement mal plus tard à mesure que le sens s'en éclaire.
Guérir ? Mais je ne veux pas guérir de toi
Tout au plus guérir de moi-même
Guérir de la vie
Guérir d'être homme.
Je veux bien te porter en moi pendant des années
Avec cette terrible beauté qui me déchire

Avec cette cruelle douceur qui me torture
Mais qu'un jour du moins nous nous retrouvions délivrés.
Devrai je avant et combien de fois te perdre comme Euridyce
Le jour, la nuit c'est toi.
Le chagrin s'est installé près de mon lit
Et maintenant il dormira toujours dans ma chambre.

2.

Janvier 42

Peintre

pour Ili

Peintre, oiseleur des chimères,
Muse au visage secret
D'ange qui serait sorcière
Créant le monde d'un trait.
Libellule dont les ailes,
En effleurant le papier,
Laissent les couleurs fidèles
Fleurir un nouveau bouquet.
Fraiche nymphe aux yeux de menthe,
Que filtre ton regard fier
C'est une source qui chante
Entre les peupliers verts.
La mésange cézannienne
Dont le bec est un pinceau
Grave pour qu'on s'en souvienne
Ton nom au bord du ruisseau.
Ton nom, si doux à entendre,
Y viendrai-je boire tard
Le regret d'un coeur en cendre
Comme celui de Ronsard ?
Si je ferme les paupières
C'est pour bien mieux embrasser,
Peintre, oiseleur, les chimères,
Que tu me fais caresser.

3.

13 sept. 42

Mon amour te reprend sans cesse et te reforme
Ainsi qu'une statue à jamais inachevée
Plus belle que le jour, plus belle que la nuit
Plus astre que les astres, plus rêve que les rêves.
Pourrait-il s'arrêter, ce grand désir qui me traverse
Comme une flèche d'étoile perçant mon coeur de son espoir ?
Ton pas, ta voix, ton rire et la douceur fleurie de ton regard.
Brillante, à l'aube, je t'enveloppe de ces caresses
Qui sont des mots sans suite, des vers d'où tu surgis de nouveau créée
Immortelle au dessus des saisons, des années,
De la divine essence qui fait l'éclat des sources
Et leur secret murmure au profond des forêts.
Les bras serrent ma vie et c'est alors que je respire,
Étouffant s'ils me quittent, éternel nostalgique
Absent de tout ce qui n'est pas cet exigeant besoin de toi
À travers les marées des heures pour te polir et te sculpter
Pierre dure tombée du ciel, étincelle de foudre
Douce et brûlante entre mes doigts
Mes mains, mes lèvres maladroites
Qui ne savent plus aucun usage
Sauf prononcer ton nom et se tendre pour étreindre ton image.

4.

24 janvier 42

Voyage

À Ili

Beau voyage au pays de ces fleuves rapides
qui m'emportent vers toi, la nuit, dans mon sommeil
Ton visage est la source où mes lèvres avides
Comme des oiseaux fous boivent jusqu'au réveil.
Comme des oiseaux fous qu'un vent cruel pourchasse
De rivage en rivage, en un vol anxieux

Ne trouvant de repos que mon regard n'embrasse
L'horizon chimérique et tendre de tes yeux.
Je te vois, je te perds. Tu rentres dans la vie
Un destin étranger t'arrache de mes bras
Heureux si dans ma course enfin ma nostalgie
Caresse ton fantôme au hasard de mes pas.
Je t'attends, tu reviens, à travers quels orages,
Bravant un sort obscur qui voudrait nous trahir,
Poser tes poignets purs à même sur la page
Où ma voix se fait chant pour mieux te retenir.
Ne t'en va plus. Demeure attachée à ce songe
Qui flotte seul au sein d'un monde dévasté,
Entraînant avec soi notre être de mensonge
Pour en faire une flamme où dort l'éternité.

5.

24 février

Je t'aime dans la nuit des temps, au carrefour secret des orages.
Je t'aime dans la saison magique des aveux, parmi les miracles et les mystères
qui se dévoilent,
Je t'aime dans la musique des sources que ton nom réveille au fond des forêts
Je t'aime au coeur des chênes, dans la moelle étoilée des fougères
Dans le parfum de menthe des cascades, le soir lorsque les biches viennent
boire à même le brouillard.
Puits, glacé, reflet de ciel, miroir dont le trèfle s'unit à la pervenche
Je t'aime sur la nacelle frissonnante des saules en été
Lorsque le bourdonnement des heures ride l'azur.
Je t'aime au fond des mers, parmi les corridors souterrains des vagues brisées
foncés de désespoirs, de lueurs qui se rallument à la caresse de ton sourire
Je t'aime dans la mélodie de ces cordes qui jouaient pour nous par dessus les
siècles
Le murmure matinal des torrents à l'aube de notre tendresse.
Je t'aime dans le vent des songes, dans l'ouragan des pensées qui se déchainent
Battant aux portes de l'impossible de leurs ailes démesurées
Le temps recule toujours, je t'aime dans ce passé qui ne fut pas nôtre

Dans l'herbe des premiers jeux alors que tu n'étais encore qu'un pollen errant à
travers les collines
Je t'aime dans l'infini des temps
À en vivre et à en mourir

6.

31 janvier 42

Île secrète où sous les arbres
Luit le ruisseau de tes yeux verts
Ouvre les bras. Un vent de mer
Né des caresses des nuages
A pour toi traversé le large.
Ton corps où dort le sang des marbres
Attend-il que le touche enfin
Lyre étoilée, aux frêles hanches,
Le baiser des rêves lointains
Ombre d'un visage qui penche
Sur toi l'espoir de son destin.

7.

5 mars 42

Oublierai-je jamais l'horreur de ma colère
Et le son dans ta voix de cet espoir brisé
Comme si de tes yeux avait fui la lumière
Sans laquelle mon coeur ne sait plus s'apaiser ?
Honte d'être homme avec ce fardeau d'amertume
D'injustice, de doute et de cruel remords
Qui m'entame après soi comme un flot dont l'écume
Hausse jusqu'à ma lèvre un avant-goût de mort.
T'arracher à ce vide où mon âme s'égare
Criant en vain ton nom que l'écho ne rend pas
Ce nom d'oiseau qui vole éperdu vers quel phare
Vers quelle île inconnue où se cherchent nos pas
Ah, que n'ai-je ta main pour réprimer la houle
Qui bat confusément ma poitrine à coups sourds

L'angoisse de te perdre où ma douleur se roule
Comme un bateau sans mat poursuivant son amour

8.

Avril 42

Ma vie tient à un fil
Au fil de ta pensée
Si tes dents éclatantes
S'arrêtent de briller
Je retombe à la nuit
À mon obscur passé
Je descends dans un gouffre
Comme un mineur blessé.
Cœur trop lourd pour ce monde
Cœur chargé de chimères
Reverra-t-il jamais
Ce qu'il nommait la terre ?
C'était un beau pays
À l'ombre de tes cils
Une verte rivière
Y reflétait le ciel
Rêves désirs nuages
Vol d'oiseaux migrants
C'était un beau visage
Aurolé de lueurs
Est-ce un trop grand mirage
Que de t'avoir aimée
Si tes dents éclatantes
Se mettent à briller
Tout s'apaise et ma vie
Retrouve sa beauté

9.

24-25 août 1942

J'ai mal de te chercher parmi ces mers étranges
Qui s'ouvrent dès la nuit dans mon coeur angoissé
Nageur debout, l'amour, pesant de son poids d'ange
Me tire vers le fond et me tient embrassé.
Là entre les récifs, les montagnes du songe
M'égarent cent échos trop pareils à ta voix
Cent mirages troublants dressés par le mensonge
J'espère te rejoindre et ce n'est jamais toi.
Toi, quel monstre te cache au creux du labyrinthe
Voilant de quels remous l'éclat de tes yeux verts
Effaçant sur le sable où tu glisses l'empreinte
Secrète de tes pas comme neige d'hiver.
Plus loin, toujours plus loin du retour vers la vie,
Que m'importe une terre où sans toi revenir
Ton visage est pour moi l'unique nostalgie
Un port où sur la grève erre ton souvenir.
Ton souvenir qui chante avec l'élan des voiles
À travers l'ouragan seul saura l'emporter
Sur cet opaque mur de flots privés d'étoiles
Qui soulève ton corps pour mieux m'en écarter
Ton souvenir veillant comme un oiseau des cimes
Parmi les marronniers d'un été finissant
Un sommet à l'envers et c'est le même abîme
Où j'aborde apaisé sachant que tu m'attends.
Nos ombres côte à côte endorment leur délire
Tandis que sur la feuille au contact de tes doigts
Un paysage naît si neuf que j'y crois lire
Mon besoin de t'aimer chaque nouvelle fois.

10.

Étoile

7-8 sept 42

Étoile de plein jour
Comme au temps des miracles
Un visage plus pur
Que l'aube des cascades
Un visage envahi
Par la clarté de l'âme
Et qui chante en secret
De sa voix de fontaine
Étoile de plein jour
Au front d'intelligence
Appuyé sur mon cœur
Où veille ton absence
Beau regard étoilé
Qui s'embrase en silence
J'aurai beau t'appeler
Du fond de ma souffrance
Le mal est sans espoir
Et grandit la distance
À peine ces huit mois
D'une joie irréaliste
Je t'ai rêvée en moi
Mais tu étais trop belle
Étoile de mon art
Et de ma poésie
Tout est venu trop tard
Je retourne à ma nuit
Ma nuit pour t'y chercher
Pour attendre ton signe
Mourant à te chanter
À l'image du cygne
Étoile de plein jour
Étoile de mes songes
Astre de mon amour
Jusqu'à la fin du monde

11.

5 avril 42

J'ai pris tes mains
Tes mains que tu n'aimes pas, toutes bar-
bouillées de la couleur joyeuse et triste
de notre rêve éveillé parmi l'existence
des autres hommes.
Je me suis couché en plein jour, la tempe
exactement blottie dans le creux de ta paume.
Et j'ai fermé les yeux pour mieux te voir.
Je t'ai vue de tout près dans le soleil
rayonnant de cet amour qui n'a ni
commencement ni fin car je t'ai cherchée
avant de savoir que tu étais et je te re-
trouve partout dans l'avenir de ma
pensée comme moi-même.
T'ai-je bercée. Ou était-ce toi qui m'em-
portais dans le courant de torrent glacé,
d'étoile filante, doux et cruel, tan-
dis que mon cœur battait si fort contre
l'absente tiédeur de ta gorge.
Tout ce que tu n'aimes pas est à moi
les tendres lianes de tes bras
tes chevilles où dort l'élan des biches pensive
tes épaules que ma caresse flatte pour en
faire jaillir la musique secrète de ton corps,
cette musique qui chante tout bas dans tes yeux.
Mon amour ! T'ai-je dépouillée que je me
sente si riche de savoir que tu m'aimes
tu m'as donné la faim et la soif qui se
renouvellent à chacune de nos rencontres
Et tu m'as donné aussi la pureté et l'exigence
de l'absolu qui ne trouve un peu de satisfaction
que dans le miracle de ta présence,
dans la douceur de ta voix me disant « je »
des jours, des nuits, des mois, des siècles

jusqu'à ce grand sommeil où même mort
J'emporterai comme un voleur de flamme
ton souvenir

12.

17 août

Pour le 18 août 42

L'incroyable a jailli des pierres du chemin
Après douze stations aux déserts de l'attente
Faim, soif, poison du doute, aurores angoissantes
L'éternel de l'amour m'a saisi par la main.
L'ange aux yeux verts luttait, luttait dans les ténèbres
La nouvelle Euridyce au visage secret
Perdue et renaissante au fond du feu sacré
Où le phénix brûlait sur son bûcher funèbre.
Douze fois douze archers pour que mon cœur apprît
Le mystérieux dessein qui guidait son martyre
Douze fois douze archers pour que vibrât la lyre
Orphée au labyrinthe, en qui veillait l'esprit.
L'ange aux yeux verts enfin a percé de sa lance
Le dragon maléfique et me sourit au jour
Où l'écho se perdait qui criait mon amour
Comme un oiseau blessé mourant dans le silence.

13.

3 juillet 42

Seul dans ma nuit
Les yeux brûlés par ton visage
Où te chercher lorsque ta voix ne répond pas ?
Un réseau de souvenirs m'enveloppe
Cerceaux de flamme les mauvais instincts du doute et de l'angoisse barrent ma route
chaque jour à les franchir pour essayer de te rejoindre
J'épuise ce peu de confiance que tu n'as donné en partage
Une tempête d'oiseaux apeurés s'abat sur mes rêves
Couvrant de leurs criaileries la mélodie secrète de ton sourire.
Monde sourd, aveugle

Monde de larmes statufiées dressant toujours
le même bloc incompréhensible dans le silence
Monde aux arêtes vives qui déchirent mon coeur de leur pointe
L'aube de tes mains pressant mon front viendra-t-il me délivrer avant que je ne
succombe ?
Il ne me reste plus rien qu'une pensée
condamnée à se meurtrir en répétant ton nom comme une prière
Qu'elle lance au moins vers toi son flamboiement
Et m'enfouisse avec elle dans sa cendre

14.

4 février 42

J'ai ravi ton visage aux abîmes des songes
J'ai pris ton nom, comme un pêcheur de perles, entre mes dents
Plus bas, toujours plus bas. Perspectives faussées du silence
Chevelures noyées du désir, algues, coraux
Sources pétrifiées des longues attentes
J'ai tout cueilli, j'ai tout brisé, j'ai tout tordu
J'ai mis mon corps à plat sur le ventre chaud du sable
Là où reposait intacte encore la forme de tes membres
Et mes mains, peureusement, ont déterré de leurs ténèbres
Ces souvenirs que tu ne connais même pas,
bien qu'ils soient la part profonde de toi-même,
Bracelets du temps mordus par la rouille de ma solitude
Voici le trèfle de ton regard battant de l'aile sous tes paupières
Une touffe de violettes dort à ton front comme une boucle
Et le souffle qui voudrait s'exhaler de ta poitrine
Colore tes joues de cette aurore que rien désormais ne saura plus flétrir
J'ai caressé l'ombre de tes seins
Dans la caverne bleue des miracles où les étoiles agonisent
J'ai vu tes bras s'ouvrir, était-ce pour moi,
comme les deux anses d'une amphore qui porte la vie
Alors j'ai crié
J'ai oublié qu'au-dessus de moi tourbillonnaient les mondes
Et j'ai roulé blessé à mort, vaincu au fond du gouffre
La bouche ouverte en respirant ton souffle dans l'aveuglante
lumière des nuits qui n'ont plus de fin.

15.

9-10 mai 42

41 anniversaire

Mon amour, mon amour, j'ai soif de toi, le jour, la nuit, je crie ton nom, les mots sautent dans ma gorge avec le bruit des torrents dans l'abîme. Mille mots, mille rêves, mille aventures, mille secrets, doux, terribles, escaladent sans cesse en moi cette immense tour de solitude où les oiseaux fous du désir viennent en tourbillonnant casser leurs ailes contre ton front. Pour avoir souri, tu as fermé ton âme à l'éclat du monde, tu m'es rendu étranger à la scintillante froideur des étoiles, mais tes dents brillent dans le tunnel de mes souvenirs comme des coquillages, dans une grotte marine. Aveugle, sourd, j'avance à pas sûr là où, souterrain, court le ruisseau pur de tes yeux, là où ta voix chante cette étrange mélodie que je lirais même sur tes lèvres en présence des autres. Tout m'est ennemi qui n'est pas toi qui n'est pas ta main, tes doigts entre-croisés sur mes phalanges. Je voudrais me faire arbre et qu'enlacé, serré par le lierre de ton amour nous n'ayons plus qu'une vie, qu'un rêve, une respiration ; indiscernables dans les plus hautes branches, ainsi face aux vents et aux marées, aux lunes changeantes jusqu'à la mort.

16.

Le tendre et dangereux visage de l'amour
M'est apparu un soir après un trop long jour.
C'était peut-être un archer avec son arc
Ou bien un musicien avec sa harpe
Je ne sais plus
Je ne sais rien
Tout ce que je sais
C'est qu'il m'a blessée
Peut-être avec une flèche
Peut-être avec une chanson
Tout ce que je sais
C'est qu'il m'a blessée
Qu'il m'a blessée touchée au cœur et pour toujours.
Brûlante trop brûlante
Blessure de l'amour.